Quand Paul Bourget hantait l'Infirmerie spéciale *

par Joseph BIEDER **

Dans le sillage des recherches de M. Fischer (7) sur les médecins-écrivains, j'ai abordé le problème des relations entre médecins et écrivains, et vice-versa, avec le cas de Paul Bourget, aujourd'hui bien oublié, à juste titre, mais qui fut très célèbre en son temps, même au-delà du Faubourg Saint-Germain. Bourget était né à Amiens le 2 septembre 1852, donc dans l'une des générations où il y avait, régulièrement, au moins un recueil de poèmes au seuil d'une carrière littéraire, de Sainte-Beuve avec *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme* (1829) à André Gide avec *Les Cahiers d'André Walter* (1891). Paul Bourget aussi s'était cru poète et, au moins, un expert l'avait encouragé, Jules Laforgue (11), qui lui dédie *Les complaintes et autres poèmes* (1885) par quelques vers où il lui donne du "pur poète". Bourget était obligeant, on doit lui reconnaître cette qualité, même s'il espérait un retour d'ascenseur et si, comme on l'a dit, il tenait un compte rigoureux des "remboursements" de services rendus. Or, c'est grâce à Bourget, peut-être rencontré chez les "Hydropathes", que Laforgue, ayant obtenu, en 1881, un poste de lecteur auprès de l'Impératrice d'Allemagne, Augusta, a échappé à la misère. La gratitude a pu aveugler Laforgue, mais, heureusement, pas Bourget lui-même, qui eut la sagesse de renoncer, se contentant de rimer quelques romances, mises en musique par Debussy, surtout, parfois par Koechlin (op. 22 n° 2) ou par Chausson (op. 2 n° 5). Il s'est fait critique et essayiste dans ses *Essais de psychologie contemporaine* (1883) où l'on trouve une théorie de la décadence, de ses facteurs (plaisirs subtils, scepticisme, dilettantisme...) et des forces qui lui résistent (la famille, la discipline, la hiérarchie...). Puis il est devenu romancier, dans le roman psychologique et le roman à thèse (*Cruelle énigme,* 1885, *Un crime d'amour,* 1886, *André Cornélis,* 1887, *Le Disciple,* 1889, *Cosmopolis,* 1893, *L'Étape,* 1902...). Il avait beaucoup de travers, quelques ridicules et les Goncourt (7) n'ont pas laissé passer l'occasion, ils l'ont méchamment brocardé. Ils se moquent de son snobisme, son anglomanie, "ses gestes dolents" et "ses airs byroniens", son dandysme, "sa traque du bizarre", de l'excentrique, du "tortuage", du "biscornu". Ils méprisent son manque de dignité, son "misérable caractère", sa mentalité "domestique" d'"ex-petit pion" ; on prédit qu'il

---

* Comité de lecture du 22 octobre 2005 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 15, Place de la République, 59130 Lambersart.

entrera à l'Académie française "en se traînant sur le ventre", on stigmatise son adoration de l'argent, (il est dollarisé"), son "quémandage d'aumône littéraire". Pire, sa goujaterie est illustrée par un potin sur un fait vraisemblable : à une certaine Mme Sichel, qu'il prend à part dans un salon, il dit : "Oh ! chère Madame, que je voudrais vous étudier ! J'ai besoin d'une petite veuve pour mon prochain roman... Je sens dans votre vie des choses mystérieuses qu'il faudra me conter !" Goncourt conclut en un mot, "pignouf", qui résume bien l'affaire.

PAUL BOURGET ET LES MÉDECINS

Ce qui nous intéresse un peu plus c'est son hypocondrie, elle pourrait expliquer son attirance vers les médecins, avec une nuance cependant, car, en général, l'hypocondriaque se pose en concurrent des médecins, comme pierre d'achoppement et veut les mettre en échec, tandis que Paul Bourget les admire, les flatte, les magnifie, il ne rate pas une occasion de nommer ceux qu'il connaît en inscrivant leur nom en tête de la dédicace d'une nouvelle ou d'un roman... Dans le *Journal des Goncourt*, les indices de son hypocondrie sont nombreux ; avec toutes les réserves que la prudence commande à leur égard, nous relevons : "un singulier petit *crevard* que ce Paul Bourget, ayant toujours à la bouche et en tout lieu je sens que je vais mourir ici". Il consomme du médicament et son rêve serait d'habiter dans un immeuble où résiderait aussi un apothicaire. Il se veut psychologue ; dans son club on l'interpelle "Ohé ! le psychologue". Dans son livre sur l'esthétique du pathologique, Gabriel Deshaies parle de lui en disant : "l'écrivain psychologue" avec une nuance de dérision (5). Mais il ne réserve pas aux seuls psychiatres son attention ni uniquement à la psychiatrie l'étalage de ses connaissances médicales, même les plus triviales. S'il nous fait savoir ici (*Némésis,* 1918) qu'il connaît, au moins de nom, la maladie d'Addison, décrite en 1855 et connue en France vers 1860, grâce à Lasègue et Trousseau, l'achondroplasie, le mal de Bright, les travaux de Widal sur l'hémoclasie, de Grasset sur l'hérédité... ailleurs dans *Une laborantine* (1934) il n'hésite pas à décrire une simple prise de sang, ou encore (dans *La geôle*, 1923) il se délecte à présenter, d'après les livres, car il n'en a probablement jamais vu, les crachats des pneumoniques aux différents stades de l'évolution. Ce dernier livre il le dédie "Au Professeur Maurice Chevassu / au grand chirurgien et à l'ami P.B.". Chevassu était urologue. Lors de son discours pour l'inauguration de pavillon Albarran, Chevassu, médecin et ami (encore un) de Paul Bourget, qui aperçoit-il entre Georgette et Suzanne, les deux filles d'Albarran ? L'inévitable et ubiquitaire Paul Bourget. Chevassu date de ce jour, 27 octobre 1926, son amitié avec le romancier. Chevassu était à la tête d'une ligue contre la dichotomie et il avait demandé à Bourget d'écrire une préface au recueil d'articles de quelques membres de la ligue. Probablement pour ne pas risquer de mécontenter des médecins, Bourget propose un texte habile, il ne se mouille pas, sa préface non acceptée est remplacée par celle de Roux. Chevassu la reproduit dans le texte d'une communication devant notre Société (4). Un autre bénéficiaire de ses dédicaces était un interniste. Il lui fait hommage de l'édition définitive d'*Un cœur de femme* (1890) : À Monsieur le Docteur Albert Robin/ Membre de l'Académie de Médecine/ comme témoignage d'admiration pour le savant/ de reconnaissance pour l'ami/ P.B. Albert Robin (1847-1928) sera fait professeur de clinique thérapeutique en 1906. Au début, il n'appartenait pas à la coterie Charcot, mais après la rupture Charcot-Daudet, consécutive à l'échec de Léon à l'Internat, Charcot lui aurait promis l'Institut s'il lâchait le clan Daudet. Robin était un bon vivant, connaisseur

en vins, un "viveur" même, futur amant de Liane de Pougy, encouragé dans ses fredaines par le consentement éclairé de son épouse, qui, disait-on, lui donnait des conseils techniques. Pour Paul Bourget, aucun des cantons de la médecine n'était négligeable, mais à la longue il se spécialisera en psychiatrie, il lira beaucoup, fréquentera les lieux et les personnages du monde psychiatrique. Il connaît des théories, l'irritation avec Broussais, l'hystérie avec Charcot, la fuite dans la maladie selon Freud. Il passera insensiblement de la psychologie individuelle à la psychologie collective ou, plutôt, à la psychologie ethnique, car, chez lui, l'individuelle n'est pas vraiment une psychologie concrète, à la première personne, et il est moins bon dans l'observation que dans le système. Après son voyage aux Etats Unis et son exploration de l'âme américaine, il publie *Outre-mer* qui lui vaudra une volée de bois vert administrée par Mark Twain (16). Il a lu le Traité de Brierre de Boismont sur le suicide et, en note, il cite la référence précise d'un texte, comme dans un écrit scientifique. Il a connaissance du *Traité de Médecine légale* de Legrand du Saulle, du *Précis* de Régis, des écrits de William James, Frederic Myers et Ch. Richet sur les phénomènes mystérieux (*La Geôle*, 1923), de ce dernier sur le crypesthésie (*De petits faits vrais,* 1929). Dans *La dame qui a perdu son peintre* (1906) il expose "la théorie du professeur Grasset de Montpellier, sur la décomposition du moi ... *le moi polygonal*".

PAUL BOURGET À L'INFIRMERIE SPÉCIALE

Il assiste aux leçons de Sainte-Anne et fréquente l'Infirmerie spéciale. Depuis quand ? Il cite Legrand du Saulle qu'il n'a, sans doute, pas connu. Il qualifie Paul Garnier de judicieux (*La Geôle*), ce qui est un peu condescendant, surtout quand, dans la foulée, Ernest Dupré est dit génial. Paul Garnier est mort en 1905, encore en exercice. Nous avons un texte de 1913 d'après lequel Paul Bourget était, à l'époque, un auditeur régulier de l'Infirmerie spéciale. Ce texte est d'autant plus intéressant qu'on le doit à Guillaume Apollinaire. La salle de garde de Sainte-Anne abritait des internes en exercice, des fossiles profondément incrustés et des invités. Guillaume Apollinaire fut l'un d'eux, comme le rappelle Bessière (2) dans ses *Souvenirs d'Internat à l'Asile Clinique Sainte-Anne* (1911-1914) : "Parmi nos invités, Wilhem Apollinaris Kostrowitzki, dit Guillaume Apollinaire, fut un des plus intéressants. Son nom était connu du grand public, car il avait été stupidement accusé d'avoir volé la *Joconde,* qui à cette époque avait disparu du Louvre. Mais il était encore plus connu dans les cafés de Montparnasse où il pontifiait au milieu d'une cohorte de jeunes peintres, car il s'était affirmé le chef et le théoricien de la nouvelle école révolutionnaire : le cubisme. Nous étions curieux de connaître le personnage.... La chronique d'Apollinaire (1) dans le *Mercure de France* en date de mi-décembre 1913 est intitulée "M. Paul Bourget et les aliénés", Apollinaire la présente comme une lettre qu'il aurait reçue d'un aliéniste concernant les études favorites de l'éminent psychologue au Dépôt, et dont voici quelques extraits : "...Paul Bourget hante l'Infirmerie spéciale du Dépôt. Il y fait figure de penseur et ceux qui l'ont aperçu recroquevillé sur lui-même, ayant l'air d'un immense cerveau qui a presque honte de son corps et cherche à le réduire le plus possible (comme les Sélénites du roman de Wells) sont incapables de l'oublier". Pour l'auteur de cette lettre (qui par un artifice de présentation pourrait bien être Apollinaire lui-même), Bourget irait au Dépôt pour y chercher des "canevas de nouvelles". En effet, on peut trouver un large assortiment d'histoires et d'exemplaires de ceux que Bourget traite de "lamentables loques humaines" dans ce lieu

qui accueille des personnes rencontrées sur la place publique et qui présentent des signes de dérangement mental, dans ce "véritable quartier général de la folie" (Dupré), dans ce "pandémonium des misères humaines et des turpitudes sociales réelles ou feintes" (Legras). L'auteur supposé prend quelques précautions : "Je vous demanderai seulement de ne pas me citer, car je ne tiens nullement à attirer sur ma modeste personne les foudres du *penseur*, qui ne pratique pas toujours le pardon des injures, malgré sa conversion, et d'autre part, exerce une influence certaine sur la plupart des grands médecins d'aujourd'hui, etc.". C'est bien vu, Paul Bourget était de ceux qui écrasent quand ils le peuvent et qui rampent quand il le faut. Par exemple, éreinté par le redoutable Mirbeau, il se plaint auprès de lui avec les accents d'une coquette qui minaude ("cruel, cruel."). Nous avons donc une première approximation du début de la fréquentation assidue de l'Infirmerie spéciale par Paul Bourget, entre 1905 et 1913, on peut encore resserrer la fourchette grâce à un texte de 1911, en tête d'un recueil de nouvelles offert à Dupré, intitulé *L'Envers du décor*, les dimensions de cet écrit liminaire dépassent celles d'une dédicace et atteignent le format d'une substantielle préface. Cette expansion illustre l'intensité de son admiration pour Dupré, et, si l'on admet que Dupré aurait dicté à Paul Bourget le délire onirique *L'Émigré*, ce serait plus qu'une amitié, une véritable intimité. On mesure à quel point Bourget est à son affaire en psychiatrie. On dirait même que cette dédicace est une copie d'examen ou de concours qui lui aurait valu d'être reçu brillamment. On peut en citer quelques extraits : "À M. le Docteur Ernest Dupré. Permettez-moi, mon cher docteur et ami, de vous offrir quelques "observations" que j'ai résumées sous ce titre, *L'Envers du décor*. Puissent-elles ne pas vous paraître trop insignifiantes, à vous qui tous les jours, soit comme expert, soit comme médecin de l'Infirmerie spéciale de la Préfecture de Police, avez sous les yeux des cas si tragiques, si nombreux aussi - tel celui de cet homicide par suggestion, sur lequel vous adressiez un remarquable rapport au premier *Congrès de médecine légale de langue française*, tel celui de l'assassin Soleilland, tel celui du traître Ulmo que vous avez été chargé d'examiner... Quand Molière imagine Argan, il dessine un type de neurasthénie mélancolique dont le tableau clinique pourrait prendre place dans un *Précis* aussi technique que celui de Régis sans qu'un trait en soit changé. Balzac, pareillement, quand il a prêté à Ursule Mirouet des phénomènes de double vue, s'est trouvé avoir décrit un *délire onirique systématique* que Gilbert Ballet aurait pu citer dans sa belle leçon donnée, l'été dernier, à Sainte-Anne sur ce sujet...". (Signalons, au passage, que les cas Soleilland et Ulmo ont été publiés dans les *Archives d'anthropologie criminelle* qu'on peut donc raisonnablement inclure dans les lectures médicales de Paul Bourget), on sait aussi (*L'Adversaire*, 1895) qu'il lisait les *Annales des sciences psychiques.*

D'approximation en approximation on peut fixer, au plus près, les visites de Paul Bourget à l'Infirmerie spéciale entre 1905 et 1911, puis nettement en 1905. En effet c'est en 1905 que Dupré succède à Paul Garnier et c'est en 1905 que Bourget rencontre Dupré comme il le dit explicitement dans la préface à *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité* (6), titre d'un recueil posthume d'articles de Dupré rassemblés par Logre. L'importance des travaux de Dupré sur l'émotivité était telle que Maurice de Fleury, le psychiatre médiatique de l'époque qui n'en avait pas encore produit autant qu'aujourd'hui, a proposé de nommer "maladie de Dupré" la psychonévrose émotive. Quant à la pathologie de l'imagination, on sait que Dupré a forgé le néologisme de "mythomanie" pour décrire la "tendance pathologique, plus ou moins volontaire et consciente, au

mensonge et à la création de fables imaginaires" et que, réciproquement, Paul Bourget, à la demande de Dieulafoy dont il avait suivi les présentations cliniques pendant une dizaine d'années, avait proposé celui de "pathomimie" pour désigner un groupe d'affections dans lequel on rangera, plus tard, entre autres, le syndrome de Münchhausen et celui de Lasténie de Ferjol. En 1921, Bourget rencontrera, après la mort de Dupré, ses deux successeurs à l'Infirmerie, Logre déjà cité et Georges Heuyer à qui, naturellement, il dédicacera une nouvelle *L'Enfant de la morte* (1928). Au maître de la psychiatrie infantile/ À M. le Docteur Georges Heuyer, P.B.

SOKOLNICKA - SOPHRONISKA

Alors qu'Heuyer assurait l'intérim de la chaire vers 1922-23, après la mort de Dupré, Bourget lui recommanda Eugenia Sokolnicka, rencontré dans le "monde", personnalité parisienne à qui l'on attribue l'"essor salonnier" de la psychanalyse dans les années 20. En 1925, la rédaction de *L'Évolution psychiatrique* reconnaît son rôle dans le développement du mouvement psychanalytique parisien : "Vers 1920, écrivent-ils, pour la première fois à Paris, quelques applications pratiques de la méthode psychanalytique sont réalisées grâce à une femme psychologue, élève de Freud, Madame Sokolnicka, qui au cours d'une collaboration médicale constante et avec un sens humain très sûr des réalités mentales, sut attirer l'attention de quelques praticiens". Les mêmes se félicitent de l'intérêt des écrivains pour la psychanalyse et, parmi eux, ils citent Paul Bourget pour son roman, *Némésis,* paru en 1918 où l'on trouve, en effet, le passage suivant : "La jeune femme en avait reçu un de ces coups, pour lesquels un des plus originaux parmi les psychiatres modernes, le Viennois Freud, a créé le terme barbare mais expressif de *trauma affectif.* Il a résumé dans une formule non moins saisissante, l'instructif travail de réaction qui succède à ces traumatismes moraux - pour continuer sa métaphore - Ayant observé qu'ils aboutissent le plus souvent à la névrose, il assimile cette entrée, d'un être trop atteint, dans la maladie, à l'effort par lequel l'artiste, le religieux, le spéculatif se détournent de la réalité trop dure. Freud appelle cela *Flucht in die Krankheit.* Doctrine profonde qui étend au monde mental cette forte vue de la pathologie que la maladie n'est qu'une manifestation défensive de la vie...". On a du même coup un exemple de la pédanterie de Bourget et de ce qu'il ne faut pas faire dans un vrai roman où la didactique doit le céder au mouvement des personnages. La cuistrerie devient encore plus ridicule par la qualification fautive de "trauma", un mot grec, comme barbare, ce qui est contradictoire. Sokolnicka a eu son heure de célébrité, assez connue pour que Politzer lui réservât quelques piques et l'associât à Marie Bonaparte quand il dénonce la "stupidité" de la Bonaparte et les "bévues" de la Sokolnicka. Elle aurait été l'élève de Ferenczi, de Jung, analysée par Freud lui-même, vers 1913, dont on pensait qu'elle était l'émissaire à Paris. Au cours d'un premier séjour à Paris, elle a suivi les cours de Janet, dont elle analysera le gendre, Édouard Pichon. Donc, à la fin de l'hiver 1921, Bourget la recommandera à Heuyer qui la présente à Henri Claude à Sainte-Anne, mais comme elle n'avait pas de formation médicale, c'est à René Laforgue que Claude confiera les responsabilités de la consultation psychanalytique, ce même René Laforgue qu'elle avait également analysé. L'importance de Sokolnicka, parce qu'elle conférait une sorte de légitimité comme "petit-fils" ou "petite-fille" de Freud, dépassait ce qu'on en a dit ensuite, sinon on comprendrait mal qu'elle, née Kutner dans une famille juive de Varsovie en 1884, ait analysé Pichon, maurassien donc antisémite, Paulette Erickson épouse de Laforgue et René

Laforgue lui-même qui eut des comptes à rendre à la Libération et qui fut blanchi, mais... dont le décès "ne fut même pas l'occasion d'un article dans la *Revue Française de Psychanalyse* qu'il avait cependant fondée" (13) en 1926. Elle était connue dans les milieux littéraires parisiens et l'on dit qu'André Gide aurait fait un essai de psychanalyse avec elle. Ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'il l'a prise pour modèle d'un personnage des *Faux-Monnayeurs"*, le premier roman français où apparaisse un psychanalyste, Mme Sophronicka (3). Derrière elle, apparaît d'ailleurs l'ombre de Paul Bourget dont les personnages ne sont pas des êtres vivants, de chair et de sang, mais des idées. Et le narrateur de dire : "À cause des maladroits qui s'y sont fourvoyés devons-nous condamner le roman d'idées ? En guise de romans d'idées, on ne nous a servi jusqu'à présent que d'exécrables romans à thèses". L'allusion est claire. *Les faux-monnayeurs*, cette œuvre dont Gide dit qu'elle est son premier roman, annonce, avec un écrivain comme personnage central, bien avant le "roman moderne", la crise du genre. L'enfant que Mme Sophronicka soigne rappelle celui dont il est question dans un article de Sokolnicka "Analyse d'une névrose obsessionnelle chez un jeune garçon", publié en 1920 dans la *Revue Internationale de Psychanalyse.* La désaffection pour Paul Bourget, aggravée par la comparaison avec Anatole France, était telle que pendant longtemps pas un seul de ses titres n'était disponible en librairie ; j'en ai exhumé quelques-uns des vieilles caisses de bouquinistes pour des sommes dérisoires. À partir de l'histoire de son appétence pour la psychiatrie, on voit surgir et s'organiser tout un monde, et se tisser des réseaux.

MÉDECINE ET LITTÉRATURE

On peut aussi éclairer la question initiale des rapports de la médecine et de la littérature. Les psychiatres cherchaient dans la littérature antique ou récente, mythique ou réaliste, la confirmation de leurs conceptions psychologiques. Quand des écrivains qui ignoraient leurs théories semblaient les avoir pressenties, les médecins pouvaient se sentir confortés. Désormais, au contraire, ce sont surtout les écrivains qui lisent les psychiatres et surtout les psychanalystes, plus que ceux-ci ne vont chercher chez ceux-là une preuve naïve de la justesse de leurs idées. On peut se demander si la psychiatrie et la psychanalyse n'ont pas tué le roman psychologique. Paul Bourget s'est probablement posé la question, qu'il écarte : "...l'effort du génie littéraire consiste simplement à découvrir par intuition les lois que les savants découvrent par une méthode plus humble et plus patiente. L'artiste, lui, y ajoute le mouvement. Il voit ces lois en action...". Ses efforts pour défendre le roman psychologique et même le privilégier, ne sont pas très convaincants. En effet, il a confié à Voivenel : "j'ai raté ma vocation, j'aurais dû être médecin" ; il aurait d'ailleurs commencé des études de médecine et en 1921 il déclare que la psychiatrie "est une science mais qui confine, au point sans cesse de l'envahir, avec la littérature d'observations".

Pour faire mesurer quelle fut la célébrité de Paul Bourget en son temps, il suffit d'indiquer qu'il a été choisi comme sujet de thèse, de son vivant. Il s'agit de la thèse de médecine de Reine H. Louge : *Monsieur Paul Bourget psychiatre* (12). J'ai d'abord cru que le titre avait été choisi par dérision, pas du tout, psychiatre d'honneur, *psychiatre honoris causa,* c'est bien ce que Bourget aurait voulu être, mais il s'y est pris de telle façon qu'on pourrait dire, en pastichant une formule de Cocteau : tous les romanciers sont psychiatres, sauf Paul Bourget. L'auteur commence par quelques exemples de troubles mentaux dans la littérature contemporaine ou légèrement antérieure à Paul Bourget et rappelle une

conférence de Grasset (de Montpellier) "L'idée médicale dans les romans de Paul Bourget" (1906), preuve de sa notoriété considérable à l'époque. L'inflation volumétrique de l'œuvre de Bourget contraint l'auteur à réduire les exemples à la classe des psychopathes constitutionnels d'après Dupré : les émotifs constitutionnels dans *Lazerine, L'Étape, Cornélis* - les pervers instinctifs dans *Némésis, L'Étape* - les paranoïaques dans *Jean Legrimaudet, La Meilleure Part* - les mythomanes dans *Anomalies, Ma maison de Saint-Cloud* - les suicides - le polypsychisme dans *Mensonges*. L'auteur classe les descriptions en deux groupes : les cas transportés des traités de psychiatrie et les cas découverts par l'observation directe et examinés *in vivo*, qui sont les plus intéressants, les plus rares et le plus souvent du type des patients qu'on a appelés déséquilibrés psychiques, aujourd'hui psychopathes, donc les plus proches de l'humanité moyenne. Segalen, dans sa thèse (14, 15), avait déjà repéré le piège qui attend les romanciers qui se mêlent d'observations médicales. Il distingue deux groupes d'observations, l'observation directe objective (quand elle concerne un malade repéré, dont on ne connaît pas le diagnostic) ou subjective quand le romancier est lui-même le malade (comme A. Daudet dans *La Doulou* et l'observation indirecte, par inclusion de matériaux médicaux empruntés à des livres à partir d'un diagnostic affirmé, et qui, en suspension dans le roman, comme des corps étrangers, lui donnent une "conscience douteuse" (M. Proust). Chez Paul Bourget c'est ce type qui prédomine. Il a plaqué du livresque sur du romanesque et l'on peut dire qu'il a gâché l'occasion que lui offrait le monde insolite de l'Infirmerie spéciale. Il a cru pouvoir y trouver de quoi revivifier le roman et il a été, malgré lui, l'un des acteurs de sa crise et l'une des premières victimes. Si l'on admet avec Hermann Broch (via Kundera) (10) que "la seule raison d'être du roman est de découvrir ce que seul un roman peut découvrir", alors le roman psychologique unidimensionnel, à la Paul Bourget, et tout ce qui obstrue le monde de l'édition n'ont pas de place dans ce genre.

NOTES

(1) APOLLINAIRE Guillaume - *Œuvres complètes*. André Baland éd., 1966, "Anecdotiques", p. 406.

(2) BESSIÈRE R. - Souvenirs d'internat à l'asile clinique Sainte-Anne (1911-1914) in : *C.R. des congrès des aliénistes et des neurologistes de France et des pays de langue française*. LVème session, Lyon 9-15 sept. 1957.

(3) CHARTIER Pierre - *Les faux-monnayeurs d'André Gide*. Foliothèque Gallimard, 1991. GOURÉVITCH Michel en collaboration avec Daniel WIDLOCHER : l'Analyse d'un cas de névrose obsessionnelle infantile par E. Sokolnieko. *Revue de neuropsychiatrie infantile*, 1968, mai-juin, pp. 473-487

(4) CHEVASSU Maurice - Une préface inédite de Paul Bourget au sujet de la dichotomie. *Histoire de la Médecine*, novembre 1951, 19-22.

(5) DESHAIES Gabriel - *L'esthétique du pathologique*. PUF, 1947.

(6) DUPRÉ Ernest - *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, 1925.

(7) FISCHER L.-P. - *Le bistouri et la plume. Les médecins écrivains*. L'Harmattan, 2002.

(8) GIDE André - *Les faux-monnayeurs*. Gallimard, 1925.

(9) GONCOURT E. et J. de - *Journal (1822-1896)* Laffont éd., coll. Bouquins, 1989.

(10) KUNDERA Milan - *L'art du roman*. Gallimard, 1986, folio 2702.

(11) LAFORGUE Jules - *Les complaintes et autres poèmes*. 1885.

(12) LOUGE Reine-H. - Monsieur Paul Bourget psychiatre. *Thèse, Paris, 1923*.

(13) POIVET née PISOT Marie-Odile - René Laforgue (1894-1962). Sa place originale dans la naissance du mouvement psychanalytique français. *Thèse, Paris VI, Pitié-Salpétrière*, 1978.

(14) SEGALIEN Victor - L'observation médicale chez les écrivains naturalistes. *Thèse, Bordeaux*, 1902, n° *60*.

(15) SEGALIEN Victor - *Les cliniciens ès lettres*. Rééd. de la thèse, introduction de Starobinski, 1980.

(16) TWAIN Mark - *What Paul Bourget thinks of us in "How to tell a story and other essays"*. N.Y. Harper and Bros, 1897.

RÉSUMÉ

Paul Bourget, romancier renommé en son temps, était, depuis sa rencontre avec Ernest Dupré -titulaire de la chaire de psychiatrie et médecin de l'Infirmerie spéciale- devenu un familier de quelques institutions psychiatriques et particulièrement de l'Infirmerie spéciale. À ce propos on étudie les rapports du roman et de la littérature psychiatrique.

SUMMARY

Paul Bourget, the famous novelist, in his times, met Ernest Dupré, the titular of the professorship for psychiatry and consultant in the "Infirmerie spéciale" and became a frequenter of many psychiatric facilities, among them the "Infirmerie spéciale". Accordingly we study the relations beetween Belles-Lettres and psychiatric litterature.

Translation : C. Gaudiot